

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Le silencieux vacarme des êtres

Robert Lalonde, *Le vacarmeur. Notes sur l'art de voir, de lire et d'écrire*, Montréal, Boréal, 1999, 170 p.

Pierre Bertrand, *Le cœur silencieux des choses, essai sur l'écriture comme exercice de survie*, Montréal, Liber, 1999, 170 p.

Robert Baillie

Number 95, Fall 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37560ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Baillie, R. (1999). Le silencieux vacarme des êtres / Robert Lalonde, *Le vacarmeur. Notes sur l'art de voir, de lire et d'écrire*, Montréal, Boréal, 1999, 170 p. / Pierre Bertrand, *Le cœur silencieux des choses, essai sur l'écriture comme exercice de survie*, Montréal, Liber, 1999, 170 p. *Lettres québécoises*, (95), 47–48.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

The logo for 'Érudit' features the word 'Érudit' in a bold, red, sans-serif font.

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Robert Lalonde, *Le vacarmeur. Notes sur l'art de voir, de lire et d'écrire*, Montréal, Boréal, 1999, 170 p., 17,95 \$.

Pierre Bertrand, *Le cœur silencieux des choses, essai sur l'écriture comme exercice de survie*, Montréal, Liber, 1999, 170 p., 23 \$.

Le silencieux vacarme des êtres

Les choses de la vie sont au cœur des lectures, des écritures, des créations.

ESSAI

Robert Baillie

LA CRÉATION LITTÉRAIRE S'ACCOMMODE À MERVEILLE des genèses individuelles quand un malstrom d'énergie collective brasse l'univers des possibles ouvertures sur le monde. Mais « la vie est devenue plus difficile qu'elle ne l'était », nous prévient Pierre Bertrand, dès la phrase d'ouverture de son plus récent essai, *Le cœur silencieux des choses*. De son côté, Robert Lalonde écorche sa première phrase tout emberlificotée dans sa syntaxe. C'est pour mieux se reprendre tout au long de son *Vacarmeur* et nous confier au passage : « Vous savez comme sont les rêves : ils disent clairement la gravité et la légèreté des choses. » (p. 7) Les deux auteurs mettront donc la main aux mots afin de faire s'y révéler l'être de l'artiste écrivain qui veille au cœur du silence.

Celui qui traque la vie, les êtres

Traqueur il a été, traqueur il est resté. Robert Lalonde se définit comme celui qui fait « lever le gibier » (p. 31) ; à la chasse, il entend tirer ses oncles et son père ; il accepte le rôle effacé mais bruyant de celui qui provoque la joie des autres. « Savoir cela, l'accepter, rend la page blanche moins martyrisante. On fait ce qu'on a toujours fait, phrase après phrase : on épie, on traque. » (p. 31) *Le vacarmeur* joue de la métaphore et s'y laisse prendre jusqu'à mettre en doute la définition même de l'être écrivain : « Si je n'étais pas poète, mais jaseur, étourneau étourdi bavardant à tout vent ? » (p. 112) Des munitions pour un critique malintentionné.

Trouvant consolation dans la vaste nature, le poète inquiet se découvre des alliés dans le silence de ses « pensées déraisonnables » (p. 164). Tout un pan du travail sur l'imaginaire renvoie effectivement à cette nature bon enfant par laquelle le chroniqueur du *Devoir* a su d'ores et déjà nous intéresser. À ce propos, le lecteur a peut-être ressenti une certaine gêne en croyant retrouver intégralement des textes qui l'avaient ravi, mais qu'il n'était pas sûr d'apprécier de nouveau dans le format différent du livre. Qu'il se rassure, les chroniques ont été remaniées de telle sorte qu'on n'y rencontre pas systématiquement les redondances des anecdotes d'introduction renvoyant aux arbres, au verglas ou au chien. Le chroniqueur recyclé s'approche de ceux qu'il aime avec la discrétion qui fait mentir sa réputation de vacarmeur. « De ceux qu'on aime, il faudrait toujours s'approcher avec un cœur battant sans bruit et des pieds volants. » (p. 161) Ce qu'il sait faire.

« Menteur qui dit la vérité » (p. 141), l'auteur-comédien joue des

rôles à la fois différents et semblables. C'est sa façon de se reposer de lui-même, de cesser de n'être que lui, ce qui impose une exigence de dépassement, un miracle de transformation de soi, de son univers quotidien. L'image de l'oiseau est récurrente et sa véracité s'impose ; le promeneur ne témoigne-t-il pas de la justesse de son désir en s'imaginant des ailes aux talons plutôt qu'entre les omoplates. Là-dessus, Gaston Bachelard et Pierre Morency seraient d'accord. L'image mercurienne est la plus juste pour l'homme irrémédiablement cloué au sol, privé du vol libérateur de son frère volatile. « Rarement sommes-nous là où nous nous trouvons » (p. 38) ; l'écrivain proclame alors clair et net ses engagements face au réel, face à l'acte de vivre : « Je suis vivant [...] » (p. 21) ; « j'aime la nuit [...] » (p. 19) ; « j'aime l'orage [...] » (p. 14) ; « j'aime le vent [...] » (p. 7).

Le pouvoir des poètes

« Ce sont eux, les poètes, qui détiennent le sens des mots [...] » (p. 155), écrit Robert Lalonde. La lecture devient le leitmotiv du recueil. On y revient toujours.

On lit, on se promène pour voir, entrevoir, pour sortir de soi : on lève la tête, on ouvre les yeux, on peut même tendre la main à l'autre, au bon moment... (p. 144)

L'enthousiasme du promeneur s'apparente à celui du sédentaire évadé de la ville pour un week-end. Son émerveillement ressemble à une redécouverte appuyée par la nostalgie, un retour à la nature, à la poésie.

« Lire n'explique rien » (p. 143), et c'est tant mieux. Lalonde ne se mêle pas de ratiociner dans un jargon qui ne serait pas le sien.

Je suis mes livres écrits, mes livres lus, mes mots imprononcés, imprononçables. Je suis tout l'inadvenu de moi-même, le



Robert Lalonde



■ *silence tissé avec les phrases, les élans retenus emmêlés aux gestes lâchés.*

Victor-Lévy Beaulieu aurait pu écrire cela, et prendre place parmi les auteurs cités, les Montaigne, Gabrielle Roy, Annie Drillard et autres James ou Giono. Que reste-t-il des vieilles lectures ? Robert Lalonde ose revenir sur ces livres qu'on ne trouve plus en librairie de prêt-à-porter. « Sait-on le chemin que parcourt en nous un livre, dans l'emmêlement des saisons, des agissements et des rêves ? » (p. 56)

« [...] Voir, écrire, écouter, transcrire. » (p. 44) Lalonde écrit pour se rassurer, pour s'assurer de vivre, d'avoir vécu. La grâce de vivre, donc de créer, « ne repasse pas deux fois » (p. 164). On a beau saisir l'émotion sur l'aile de l'instant, rien ne garantit le fait de parler vrai. On écrit quand on écrit et pas avant. On écrit pendant qu'on écrit. Le conditionnement n'est qu'un réchauffement, une accumulation de munitions, « quand on commence à écrire [...] on est déjà plein à craquer de choses à dire » (p. 88). Encore faut-il passer à l'acte.

Une nouvelle ascèse

« Nous ne sommes pas heureux, en littérature, pas malheureux non plus : nous sommes tragiques [...]. » (p. 56) Non, cette phrase n'est pas extraite du livre de Pierre Bertrand, mais l'auteur du *Vacarmeur* aurait bien pu la prêter à son collègue afin qu'il démarre ce premier chapitre de son essai, *Le cœur silencieux des choses*. Les deux écrivains, par

ailleurs très différent, se rejoignent ainsi, à l'occasion. Mais n'écrire qu'à partir du malheur ? Lalonde s'insurge contre ça. Bertrand le déclare d'emblée :

■ [...] *il nous faut une nouvelle ascèse.*

■ [...] *Il nous faut retrouver une nouvelle innocence au fond de notre savoir, un nouveau calme et une nouvelle oisiveté au cœur de notre agitation.* (p. 11)

Pierre Bertrand s'en remet à l'appréciation des petites choses de la vie, de celles qu'il nous faut redécouvrir en refusant d'abord de jouer le jeu du vacarme de la vie, ses faussetés, ses illusions. « C'est par impossibilité de vivre, impossibilité de créer, que l'homme vit et crée. » (p. 94) Pour rompre avec le spectacle de la compétence, de l'excellence et de la performance, il faut opposer le désir et les sens. L'homme « souffre par ses sens. La création s'élève d'autant plus haut dans le ciel de la sérénité qu'elle plonge plus profondément ses racines en la terre de la douleur. » (p. 22) La proximité du bonheur rend presbyte celui qui refuse de s'impliquer *hic et nunc* dans l'immanence d'un pouvoir que l'affectivité nourrit. La vraie révolution réside dans ce parti pris de l'affect.

■ *Écrire ne sera un acte de grande puissance que s'il vient d'ailleurs, seule une impulsion venue du dehors peut propulser le langage hors de ses limites.* (p. 166)

Un état affectif élémentaire est donc essentiel à tout désir de créer. Bertrand privilégie ce rapport aux choses qui influent directement sur notre sensibilité. Écrire est une façon de s'approcher de l'innommable.

■ *Pour en rendre compte, il faut donc une écriture de plus en plus affective, intensive, qui vibre, qui émeut ou touche directement le système nerveux en deçà de toute représentation.* (p. 25)

Cette ouverture au monde sensible nous rend miséricordieux face à nos semblables. L'homme est un être si souffrant qu'il inspire une compassion infinie.

L'impossibilité crée l'organe

À cause de la mort, son ultime échec, l'être humain est un héros. « L'homme est grand d'être petit. » (p. 56) C'est aussi par sa vulnérabilité que l'homme rejoint l'autre homme. La faiblesse commande un levier de puissance qui transforme en victoire la défaite, « pour faire de la vie encore, plus vigoureuse et rigoureuse, à même ce qui nous tue » (p. 141). Écrire, créer, cela revient à émerger d'une mort virtuelle, « comme on respire après avoir étouffé » (p. 145). N'ayant pas le choix, l'homme alors se dépasse et il crée « pour ne pas être écrasé, ne pas se laisser mourir » (p. 163). Pierre Bertrand conclut : « Donc, tout ce qui nous arrive de mauvais et de douloureux sert à la création. » (p. 167)

Et pour trahir la mode, cette meurtrière de la spontanéité, de l'authenticité, Bertrand a recours à des auteurs qui ont fait époque. D. H. Lawrence, Cioran, Nathalie Sarraute, Samuel Beckett, ce qui ne l'empêche pas d'interpeller Deleuze et de raccrocher son train aux essentiels Nietzsche et Spinoza. L'essayiste invite ses lecteurs à « être des créateurs de vie, et non des critiques de la vie » (p. 131). En bas de page, une note ajoute, et il faut aussi s'en inspirer : « La liberté exige que nous nous libérions des libérateurs eux-mêmes. » (p. 157) On referme le livre, objet des plus silencieux, opposé au pernicieux vacarme de vivre. Et nous vivons mieux. 🐣



Pierre Bertrand

LES ÉCRIVAINS

Richard ALARIE
René AMMANN
Alexandre AMPRIMOZ
Jacqueline BARRAL
Marius BENOIST
Henri BERGERON
Bernard BOCQUEL
Rhéal CENERINI
Hélène CHAPUT
Simone CHAPUT
Louis-Philippe CORBEIL
Claude DORGE
Jean-Pierre DUBÉ
François-Xavier EYGUN
Marcien FERLAND
Louise FISET
Pierre LARDON
Charles LEBLANC
J.R. LÉVEILLÉ
Bertrand NAYET
Louisa PICOUX
Louis RIEL
Gabrielle ROY
Paul SAVOIE
Rossel VIEN

LES ÉDITIONS DU BLÉ 25 ANS D'ÉDITION

Sous la direction de J.R. Léveillé, qui signe la préface (*véritable petite histoire des Éditions du Blé*), 25 écrivaines et écrivains de la maison ont contribué poèmes, nouvelles, contes et essais, agrémentés de 25 oeuvres pleines couleurs d'artistes de l'Ouest. Un livre essentiel pour quiconque veut connaître la littérature de l'Ouest canadien.

Les Éditions du Blé : 25 ans d'édition

ISBN 2-921347-53-9 • 25 x 20 cm.
208 p. 60 \$



Diffusion Prologue : (514) 434-0306

340, boulevard Provencher
Saint-Boniface (MB) R2H 0G7
Téléphone : (204) 237-8200
Télécopieur : (204) 233-8182